Bénédicte SÈRE, *L'invention de l'Église*

Paris, Presses universitaires de France, 2019, 286 p.

Véronique Beaulande-Barraud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/65504>
DOI : 10.4000/assr.65504
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021
Pagination : 417-418
ISBN : 9782713228735
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Véronique Beaulande-Barraud, « Bénédicte SÈRE, *L'invention de l'Église* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/65504> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.65504>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Bénédicte SÈRE, *L'invention de l'Église*

Paris, Presses universitaires de France, 2019, 286 p.

Véronique Beaulande-Barraud

RÉFÉRENCE

Bénédicte SÈRE, *L'invention de l'Église*. Paris, Presses universitaires de France, 2019, 286 p.

- 1 Le dernier livre de Bénédicte Sère est un livre dont il est difficile de se saisir. L'autrice revendique la forme de l'essai, ou plutôt des essais, chaque chapitre en formant un presque indépendamment des autres. De fait, d'une part aucun d'entre eux ne prétend à l'exhaustivité sur le thème abordé, d'autre part le ton choisi pour l'écriture est très personnel. La cohérence de l'ensemble est assurée par la construction parallèle de chaque étude et par un objet général – les racines médiévales et ecclésiales de la modernité –, associé à la démonstration revendiquée d'un hiatus entre un discours « dominant », « officiel » (p. 234), sur l'histoire de l'Église, et les réalités contenues dans la documentation médiévale et révélées par une historiographie récente et/ou anglo-saxonne ignorée, d'après l'autrice, de nombre d'historiens et d'historiennes, notamment en France. Sur ce point, l'ouvrage laisse cependant un peu perplexe ; il est parfois difficile de bien comprendre quels auteurs ou quelles autrices, quel ouvrage, sont visés par la critique, vive, voire acide, et pouvant sembler manquer de nuance (affirmer que les travaux de Brian Tierney sont ignorés ou mal assimilés par une génération d'historiens et d'historiennes de France, p. 84, demande ainsi à être plus clairement justifié ; accuser les auteurs de « manipulation », p. 19, est plus virulent que de pointer d'éventuelles erreurs d'interprétation, auxquelles sans doute personne n'échappe totalement). La critique semble orientée vers deux cibles en partie différentes. D'une part et très explicitement et efficacement, l'histoire de l'Église telle qu'elle a été, et est encore partiellement, vue par l'Église elle-même (ce qui est un sujet passionnant et dont il reste encore largement à s'emparer), et notamment les théologiens ; d'autre part, et cette fois-ci en emportant moins la conviction, vers une certaine historiographie, citée plus allusivement et aux dépens des travaux des

25 dernières années que l'autrice connaît parfaitement et valorise (trop) peu. Ainsi, on peut se demander si l'autrice s'adresse aux historiennes et aux historiens, son livre revenant sur leur place, et leur contexte d'expression, dans la construction du discours historique. Enfin, si l'introduction débute par l'affirmation que les manuels disent tout autre chose que ce que disent les sources, le propos consécutif ne suffit pas à le démontrer.

- 2 Cette posture polémique n'est donc pas le point le plus intéressant d'un ouvrage qui, par ailleurs, en présente plusieurs. Chaque chapitre associe la présentation de l'historiographie, dès les siècles modernes, d'une notion importante, et une lecture critique des sources elles-mêmes, du moins pour la période du Grand schisme (certaines thématiques étant abordées plus largement, comme la réforme au chapitre 4, ou l'anti-romanisme au chapitre 5). Les échos d'un chapitre à l'autre montrent bien la richesse d'une histoire des idées et des faits ecclésiaux saisie dans sa complexité et l'accent est volontiers mis sur la nuance, la variété des positions, l'évolution de la pensée des auteurs médiévaux, notamment Pierre d'Ailly et Jean Gerson. Les parcours historiographiques proposés sont denses, vifs, et permettent de bien cerner les liens étroits entre le contexte ecclésiologique et la lecture des sources médiévales. La « mise en récit » de sa propre histoire par l'Église (par différents courants dans l'Église) est bien démontrée, notamment autour de Vatican II, et l'ouvrage appelle qui s'intéresse à l'histoire, mais aussi à la théologie ou aux sciences politiques, à la réflexivité, et à qui se penche sur ces travaux, à prendre en compte tant le contexte de production de ceux-ci que les projections subjectives à l'œuvre dans l'acte de lecture.
- 3 L'insistance sur les allers-retours, les méandres, le pragmatisme, des discours tenus par les théologiens et canonistes de la fin du Moyen Âge est bienvenue. C'est patent sur le « conciliarisme », qui occupe le premier et plus long chapitre du livre. De manière générale, Bénédicte Sère montre à la fois le risque et l'efficacité intellectuelles de la recherche des « racines médiévales » de concepts modernes : ainsi, si la recherche d'une collégialité épiscopale dans les siècles médiévaux a pu mener à des surinterprétations, les travaux récents montrent que la notion même de collégialité a bien du sens dans l'Église et la société médiévales, chez les chanoines, les réguliers, mais aussi dans les corps urbains. L'infailibilité pontificale n'est pas une invention du XIX^e siècle, mais trouve ses sources dans la réflexion canonique et théologique du XIV^e siècle notamment, comme une forme, paradoxale aux yeux contemporains (et c'est une des richesses du livre que de rappeler que le vocabulaire a une histoire, et une histoire ancrée dans des pratiques et réalités sociales et culturelles), de limitation du pouvoir pontifical, qui ne pourrait pas remettre en cause des décisions des pontifes antérieurs. Plusieurs pistes intéressantes sont abordées, parfois trop brièvement : le beau chapitre sur la réforme, par exemple, se termine par un survol de l'anti-réformisme qui appelle à de nouveaux travaux. Ancré dans l'historiographie récente, le livre, enfin et peut-être surtout, souligne combien l'Église médiévale a été un corps politique, avec ses lignes de force, ses tensions internes, sa capacité à produire du débat, que l'Église des siècles modernes et contemporains a en partie occultés et que l'historienne s'efforce de restituer dans sa complexité – avec l'honnêteté du travail intellectuel et la conscience de sa propre position.